

sait son père lui semblaient s'être donné le mot pour dire pis que pendre de leur métier, et pour maudire la pluie, la grêle, la neige, la glace et toutes les intempéries de l'air.

Le marchand de sable, appuyé sur sa pelle, raconta le mal qu'il se donnait (un mal si peu payé !) pour tirer le sable de la rivière, l'amener à bord, le charger sur son tombereau et le charroyer jusqu'à la ville, par les chemins défoncés.

La petite marchande de champignons roses, ceux que l'on trouve à la marge des prés, dit que c'était bien fatigant de se lever avant le jour et de courir là-bas, là-bas, dans la rosée, pour arriver avant les autres.

Rien qu'en entendant la sonnette du marchand de poisson au rabais, Émile tira machinalement son mouchoir pour y cacher son nez ; car ce négociant en vieux répandait, ou plutôt sa marchandise répandait autour de lui de fort désagréables émanations ammoniacales.

— Eh bien ! quoi ? dit cet homme à une paysanne qui, sans vergogne, se bouchait la narine, si mon poisson n'est plus frais, il l'a été, c'est une consolation pour lui. Moi non plus, je ne suis plus jeune ni joli garçon, mais c'est une consolation de l'avoir été. Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens, n'est-ce pas, monsieur ? ajouta-t-il en s'adressant au père d'Émile. Mon métier n'est pas plus sot qu'un autre ; mais c'est moi qui ai été une bête d'en venir à le faire ! Feu mon père me le disait bien : « Tu ne veux rien faire ; tu ne veux rien apprendre, tu ne veux pas aller à l'école ; tu t'en repentiras ! » Et je m'en repens, foi d'honnête homme, mais mon garçon va à l'école, et il apprendra à l'école, ce que l'on apprend à l'école, ou bien il dira pourquoi ! »

Je ne sais pas si Émile se trompait, mais il se figura que l'homme le regardait d'un air narquois en parlant de l'école. Dans tous les cas, lui, il regarda l'homme d'un air de méfiance et de mécontentement.

Tout à coup le père d'Émile parut bien surpris ; il s'arrêta devant un paysan qui offrait au public une marchandise que le public ne semblait pas très curieux d'acheter : c'étaient des enchevêtrements de petits morceaux de bois ; il appelait cela des cages à sauterelles, et disait :

— Qui veut des cages à sauterelles ?

— Ah ! ça ! Thibaudeau, lui dit le père d'Émile, quel métier faites-vous donc ?

— Ah ! monsieur, un vilain métier, puisqu'il ne rapporte rien.

— Eh bien ! vendez les produits de votre ferme.

— Je n'ai plus de ferme, monsieur. J'ai perdu, il y a deux ans, ma pauvre bonne femme qui écrivait un peu et qui tenait les comptes. Depuis tout s'est embrouillé ; j'ai eu des créanciers, les huissiers ont mis le nez dans mes affaires ;

j'ai été ruiné du coup. Me voilà réduit, à mon âge, à chercher du service chez les autres, et pas sûr d'en trouver. Il faut vivre pourtant. Mon garçon, mon pauvre infirme, vous savez, a toujours été adroit de ses mains ; il a fait ces petites choses-là en s'amusant, et moi j'essaye de les vendre.

— Où demeurez-vous pour le moment ? lui demanda le père d'Émile.

— Chez mon frère ; tenez, cet homme, qui passe là avec des pots de fleurs sur les bras. A nous deux nous représentons la faim et la soif, car il n'est guère mieux accommodé que moi ; mais il a bon cœur, et il fait ce qu'il peut, le pauvre bonhomme. Il travaille depuis trente ans chez M. Mervoyer, vous savez bien, M. Mervoyer l'horticulteur. Mais il n'a pas beaucoup plus d'idées qu'un coffre à avoine, et, de son temps comme du mien, l'on ne s'inquiétait guère d'envoyer les enfants à l'école. Aussi M. Mervoyer n'a jamais pu le dégrossir et en faire un contremaître. Il pioche la terre et fait les commissions."

Émile, avec l'approbation de son père acheta deux cages à sauterelles. Pour lui témoigner sa reconnaissance, le fermier ruiné lui dit :

— Dieu vous bénisse, mon petit monsieur ! Ah ! vous allez à l'école, vous ; je puis bien dire que vous ne connaissez pas votre bonheur !

Émile baissa le nez et devint tout rouge. Le paysan put croire, si cela lui faisait plaisir, qu'Émile rougissait de modestie. Le père d'Émile détourna un peu la tête pour cacher un sourire.

— Papa, dit tout bas Émile, si nous allions voir les personnes dont tu m'as parlé hier ?

Sans répondre un mot, le papa prit de nouveau son petit garçon par la main et se dirigea vers la Grande-Rue.

A l'entrée de la Grande-Rue, un garçonnet très actif, très agile, avec une figure éveillée et un air bon enfant, balayait, en sifflant, les débris de choux, de poireaux, de carottes et de laitues qui encombraient le passage.

— Eh bien ! vieux ? » cria-t-il gaiement, à travers la rue.

Émile crut qu'il s'adressait à lui, et cela le scandalisa de se voir traiter si familièrement par un individu si mal habillé.

Mais il s'aperçut bien vite qu'il avait eu tort de se scandaliser, car, du trottoir opposé, partit, en réponse à l'appel du garçonnet, le cri suivant : « Oui, mon vieux ! » Celui qui avait crié : « Oui, mon vieux ! » était un petit décrotteur, à genoux devant sa sellette.

Ayant sans doute terminé son service, le petit balayeur mit son balai sur son épaule, traversa la rue en sifflant ; puis, se plantant en face du décrotteur, il lui demande : « As-tu eu de la chance ?

— Pas trop. Par ce beau temps-là, les décrot-